

Jean Dutourd
L'assassin

Flammarion

Extrait de la publication

L'ASSASSIN

JEAN DUTOURD
de l'Académie française

L'ASSASSIN

roman

FLAMMARION

Il a été tiré de cet ouvrage :

**DIX EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE
DONT HUIT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 8
UN EXEMPLAIRE HORS COMMERCE NUMÉROTÉ I
ET UN EXEMPLAIRE POUR L'AUTEUR**

**DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT TREIZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 9 À 21
ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE III À VII**

**VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS À L'AUTEUR**

Le tout constituant l'édition originale.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1993
ISBN 9782081311114
Imprimé en France

*A Marie-Christine
et à Frédéric*

I

André Rosine fut chagriné lorsque les prêtres catholiques, à la suite du Concile appelé « Vatican II », décidèrent de ne plus porter la soutane. L'habit ecclésiastique lui plaisait, il le revêtait avec satisfaction. Rien n'est distrayant comme d'avoir l'air d'un homme de Dieu, d'en imiter l'onction, d'appeler les gens « mon fils » ou « ma fille », comme dans les films. Rosine trouvait que sa tête énergique et son expression narquoise formaient un contraste à la fois plausible et insolite avec la soutane. Un observateur perspicace (mais en existe-t-il encore ?) aurait remarqué toutefois quelques dissonances : notamment les chaussures, qui venaient d'un bottier de luxe, des bagues aux mains, qui n'étaient pas des anneaux pastoraux, une certaine façon de marcher, souple, déhanchée, chaloupée, canaille, peu en usage dans le sacerdoce, des regards concupiscentés jetés sur les jeunes femmes dans la rue et accompagnés de sourires qui n'avaient rien de religieux. Rosine

considérait la soutane comme une armure ou une sauvegarde, il pensait superstitieusement que dans ce vêtement il était intouchable, invulnérable, quasiment invisible ; et de fait la soutane lui avait plusieurs fois porté bonheur dans ses entreprises. Il possédait un jeu de faux papiers au nom de l'abbé Chaponnière, aumônier-chef des léproseries municipales du Nigéria, qu'un spécialiste avait confectionnés avec un soin exceptionnel et qui allaient devenir inutiles. Quel gâchis ! Être habillé en pékin avec une croix en nickel à la boutonnière n'offrait pas la moindre utilité (ni le moindre plaisir), même si l'on y adjoignait le ruban de la Légion d'honneur. Pauvre Église, vers quels destins misérables, quels désastres allait-elle, maintenant que ses prêtres avaient honte de leur uniforme de Soldats du Christ ! Rosine, quoiqu'il fût complètement athée, en était affligé. De même, lui qui se disait volontiers « en guerre contre la Société », il ne se réjouissait nullement de voir combien cette société se dégradait d'année en année ; au contraire, il en était furieux, comme si un ennemi qu'il estimait, contre qui il était exaltant de se battre, était soudain devenu un poltron, une gonzesse, et s'enfuyait lâchement. Bien entendu, ces mouvements restaient secrets ; il n'en parlait à personne, et d'ailleurs il n'eût pas su en exprimer le paradoxe.

Un autre goût de Rosine était de changer souvent de nom, pas seulement pour l'utilité,

pour le plaisir aussi. Dans certains cas, il était « Monsieur Tim » (abréviation de Timothée) ; d'autres fois « le Grand Jacques », « le Canaque », « Big Boss », « Tonio la Seringue » (non parce qu'il s'adonnait à la drogue ou en trafiquait : seringue signifiait revolver ou mitrailleuse). Le genre aristocratique ne l'effrayait pas : il se faisait appeler quelquefois « M. de Saint-Pons », grâce à quoi, dans un hôtel de province où il était descendu pour ses occupations, un valet lui donna du « monsieur le comte ». Il en fut aussi charmé que M. Jourdain et récompensa fastueusement cet homme avisé, lequel songea que, pour mille francs de pourboire, il aurait pu aller jusqu'à « monsieur le duc ». Ces identités diverses donnaient à Rosine le sentiment de se dédoubler, d'avoir plusieurs vies, comme il avait plusieurs costumes et plusieurs accoutrements dans ses placards, encore qu'il ne prît guère la peine de se composer un personnage qui leur correspondît. Il était extrêmement rusé, extrêmement déterminé, on pouvait même dire qu'il était intelligent, mais ses dons n'allaient pas jusqu'à jouer la comédie : M. de Saint-Pons n'avait pas un autre langage que Tonio la Seringue, non plus qu'une autre tête ou d'autres manières. Seul l'abbé Chaponnière présentait quelque vérité, par la vertu de la soutane peut-être, qui requérait un minimum de flegme. Cette incapacité de Rosine à feindre avec persévérance, à être autre qu'il n'était intrinsèquement

montrait en somme la force de sa personnalité. Cette personnalité qui était la sienne lui plaisait ; il était content de lui, non pas en vaniteux (bien qu'il fût également vaniteux), mais d'une façon métaphysique : il était content de sa bonne santé, de sa robustesse, de son endurance, de son absence de sensibilité et d'imagination, de ses facultés de raisonnement, de sa bravoure, de sa prudence, du naturel avec lequel il mentait, de son habileté à s'adapter aux circonstances, du pouvoir qu'il avait de chasser de sa mémoire ce qui aurait pu le gêner ou l'attrister. Tout cela lui prouvait qu'il était né pour être un chef, que personne au monde n'était plus fort que lui ; et d'ailleurs c'était vrai : depuis son enfance, il avait toujours commandé, jamais il n'avait rencontré de camarades ou d'adversaires dont il n'eût saisi l'infériorité au premier coup d'œil. Parfois, dans certaines rêveries orgueilleuses, il se comparait à un tigre, ou mieux encore à un morceau de radium, dont on n'osait pas s'approcher de peur d'être brûlé. On ne pouvait pas dire, néanmoins, que ce fût une nature joyeuse. Son visage, quand il ne se surveillait pas, s'assombrissait, reflétait une sorte de mélancolie menaçante, ses traits tombaient. Peu de gens le connaissaient sous cet aspect ; la plupart du temps, il faisait des plaisanteries, accompagnées de rires glapissants ; les rires ne montaient pas jusqu'à ses yeux qui ne perdaient jamais leur expression attentive, quasiment fureteuse.

Longtemps Rosine pensa que son destin s'était joué à l'âge de dix-sept ans ; jusque-là, il ne savait pas, ou ne croyait pas savoir, comment tournerait sa vie, s'il se conformerait aux règles de ce qu'on appelait autour de lui « la Société » ou au contraire s'il entrerait dans cette société comme un chasseur dans un bois, prenant d'elle par la force ce dont il avait envie, sans donner rien en échange, ce qui au fond était un choix entre l'hypocrisie et la franchise ; mais plus tard, dans une des rêveries ci-dessus mentionnées, il eut la révélation que, dès ses plus jeunes années, tout était déjà inscrit en lui ou, comme il disait, « programmé », et qu'il y avait dans son enfance des événements ou des actions qui, avec le recul, prouvaient qu'il se mettrait toujours au-dessus ou à côté des lois.

Contrairement à ce qu'il raconta plus tard aux journalistes qui faisaient des prouesses pour le rencontrer dans des endroits secrets où, après force détours, ses séides les conduisaient les yeux bandés, il n'était pas du tout né d'une fille-mère, prostituée de son état, et morte quand il avait cinq ans de ce dont meurent les pauvres : la boisson, la tuberculose, la syphilis, la cruauté des riches ; ses parents étaient de braves petites gens de Lyon qui voulaient qu'il fit des études et qu'il eût des diplômes afin de devenir un monsieur ; mais cette enfance et cette adolescence lui inspiraient du dégoût, il les cachait comme une tare. Les bandits, à la manière des industriels,

ont souvent la faiblesse de poser à l'homme qui s'est fait tout seul, qui avait tout contre lui au départ, qui s'est élevé par le travail et le courage. Qui n'a entendu un gros patron rabâcher qu'il s'est enfui à quinze ans de chez son père dont il ne pouvait plus supporter les cris, avec quelques francs en poche, qu'il a fait tous les métiers, spécialement crieur de journaux et laveur de voitures, alors qu'il est sorti dans un bon rang de l'École des hautes études commerciales ? Rosine avait au plus haut point ce snobisme. Il prétendait que son nom était le prénom de sa pauvre mère (laquelle s'appelait en réalité Antoinette). Ce genre de fables, si usé qu'il soit, ne laisse pas d'avoir de succès ; et plus on en remet, mieux on est cru. Le passé que s'était inventé Rosine, cette « rude école de la vie » qui l'avait prétendument formé et que, dans les commencements, il évoquait surtout par goût du cliché, se révéla par la suite des plus propres à intéresser la sensibilité de notre époque. En 1930, cela n'eût pas été apprécié : on n'y aurait vu que de la basse crapule ; le mythe d'Arsène Lupin et de Fantomas, le Gentleman cambrioleur et le Maître de l'épouvante, brigands aristocratiques, faisait prime sur le marché ; Scarface n'amusait que par son exotisme : on ne l'eût pas toléré chez nous. En quarante ou cinquante ans, le préjugé démocratique, ou plutôt la sensiblerie révolutionnaire s'est étendue aux malfaiteurs, et lorsque ceux-ci ont l'heureuse inspiration d'afficher

des opinions de gauche, de proclamer qu'ils sont à leur façon des insurgés en lutte contre l'injustice sociale, de se poser en victimes, de l'ordre oppresseur, les intellectuels qui font l'opinion et qui, comme la plupart des gens de cabinet, envient les hommes ayant l'audace de se retrancher des lois, d'être des « marginaux » ainsi qu'ils disent, de mener des vies dangereuses de guérilleros, de tuer pour survivre, font d'eux des vedettes aussi célèbres que les acteurs et les chanteurs. C'est ce qui arriva à Rosine vers l'âge de trente-cinq ans. Soudain, il emplit les journaux de ses forfaits, que les folliculaires feignaient de stigmatiser, mais on sentait derrière leur réprobation une secrète sympathie : Rosine non seulement était un héros, mais encore un fournisseur de copie hors pair. Quand le volume de sa presse diminuait, il adressait des lettres aux rédacteurs en chef, qui s'empressaient de les publier, précédées d'un « chapeau » dans lequel ils exposaient leur répugnance pour cette sorte de journalisme, qu'ils ne pratiquaient qu'exceptionnellement et pour le plus noble motif, à savoir le droit sacré du public « d'être informé ». Rosine, en connaisseur, écrivait surtout aux journaux de gauche où il savait qu'il trouverait un meilleur accueil que dans ceux de droite. En outre, il avait très bien compris que la gauche était à la mode, que gauche était synonyme d'intelligence, de finesse, de culture, de tolérance, de fraternité, et que l'on avait tout intérêt

à accrocher son wagon à ce train-là plutôt qu'à un autre. Ses factums étaient adroitement tournés ; on devinait chez leur expéditeur un souci du bien public, très inattendu de la part d'un gangster, et qui laissait augurer une régénération dans le lointain. La grande préoccupation de Rosine, son cheval de bataille, était les quartiers de haute surveillance dans les prisons, rebaptisés par euphémisme « quartiers de haute sécurité » ou QHS, dans lesquels on isolait les détenus les plus dangereux ; il y avait fait un séjour naguère, et s'en était évadé, ce qui montre qu'ils n'étaient pas si hautement surveillés qu'on le donnait à croire. Il ne se lassait pas de les décrire comme un lieu atroce, où l'homme est « ravalé au rang de la bête » et où « la personne humaine perd toute sa dignité », étant « foulée aux pieds par les bourreaux de la répression capitaliste ». Ces cris de douleur résonnaient mélodieusement aux oreilles de la gauche, dont un des thèmes de choix était « la réforme du système carcéral ». Pour Rosine, adepte de Rousseau, la bonté native de la créature humaine ne faisait aucun doute ; hélas ! elle était corrompue par l'influence désastreuse de la Société. Parmi les facteurs de corruption, le plus nocif était la prison, où l'on croupit sans espoir dans « la promiscuité des criminels les plus endurcis ». Combien de pauvres petits délinquants, dont le seul méfait consistait à avoir emprunté une voiture qui ne leur appartenait pas « pour faire

une virée avec les copains » ou qui avaient volé un blouson dans une « boutique de fringues », et qui ne méritaient pour ces peccadilles qu'une indulgente admonestation, avaient été envoyés en Centrale où ils se retrouvaient avec d'authentiques criminels dont la funeste influence, en six mois, les perdait à tout jamais ! Dans une de ses lettres, envoyée après son évasion du QHS, Rosine n'hésitait pas à déclarer que c'était plus encore pour échapper à ses « abjects » camarades de détention qu'il avait « fait la belle » que pour « se soustraire aux mauvais traitements des matons » (on appelle ainsi en argot les gardiens de prison). Quoiqu'il se surveillât dans ses exercices littéraires et tâchât de leur donner une tournure pédante pour faire sérieux et cultivé, il lui échappait par-ci, par-là des mots ou expressions de ce langage qui, étant celui de son métier ou de sa classe, lui était devenu naturel ; mais ces touches canailles ajoutaient du ragoût à son style ; elles éclataient comme les rugissements d'un tigre. Que ce tigre fût capable de s'exprimer selon les règles de la grammaire, de tenir des raisonnements, de s'adresser en français à ses frères humains, qu'il en appelât à leur esprit ou à leur cœur, qu'il proposât un « dialogue » avait quelque chose d'émouvant, à quoi les directeurs de journaux ne se trompaient pas. Cet ennemi public était presque un ami, encore qu'il enlevât des malheureux pour en tirer rançon et qu'il eût tué quelques personnes dont trois policiers (mais

toujours dans le feu de l'action, c'était des accidents, pour ainsi dire, ou à la rigueur de la légitime défense). Il est doux d'être dans la familiarité d'un tigre ; il n'y a pas de rêve plus amusant pour les enfants, et les lecteurs de journaux ont des cerveaux d'enfants. Le tigre insinuait dans ses messages qu'un jour ou l'autre il pourrait bien devenir un intellectuel de gauche à part entière, passer de l'état de malfaiteur à celui d'écrivain. Ce ne serait pas la première métamorphose de ce genre que l'on aurait vue, et quelle recrue que celle-là ! La littérature l'attendait en bonne mère nourricière comme un enfant prodigue de premier ordre. Un éditeur avait fait savoir qu'il publierait avec plaisir un manuscrit de Rosine et qu'au besoin, si celui-ci éprouvait des difficultés à rédiger, il fournirait un nègre pour le faire à sa place : le héros n'aurait qu'à raconter sa vie devant un magnétophone.

On ne sait jamais ce qui, dans nos paroles, risque de blesser ; on croit en toute ingénuité être obligeant, témoigner de la bonne volonté, aplanir les difficultés, faciliter les choses, et l'on se fait un ennemi de celui qu'on voulait séduire : l'affaire du nègre et du magnétophone ulcéra Rosine qui expédia à ses journaux favoris une lettre dans laquelle il se plaignait amèrement qu'on osât le prendre pour un illettré sachant à peine signer son nom ; il était tout à fait capable de s'exprimer sans l'aide d'une machine et d'un

mercenaire. La missive se terminait par des menaces vagues (et d'autant plus effrayantes) à l'égard de l'homme qui l'avait « sciemment » humilié. L'adverbe sciemment était bien là, et n'y était pas par hasard, montrant par sa seule présence que Tonio la Seringue avait du vocabulaire quand le sujet le requérait. L'éditeur éprouva une peur affreuse et téléphona éperdument à toutes ses relations du gouvernement pour obtenir que la police le protégeât. Il suppliait que l'on plaçât au moins deux gardiens de la paix devant sa porte. On lui répondit qu'on n'en avait point de disponibles, à cause de toutes les ambassades et légations à qui l'on devait fournir des « gardes statiques » et qui étaient autrement menacées par les terroristes que M. Marcoussis (c'était le nom de l'éditeur), lequel n'était après tout qu'un particulier et ne redoutait que l'hypothétique agression d'un « droit-commun ». La police n'était pas mécontente de cette occasion de donner une leçon à un individu qui n'avait pour elle que de l'antipathie : à preuve le genre de bouquins paraissant sous sa couverture et le soutien moral qu'il ne manquait jamais d'apporter aux partisans du chambard social, plutôt pour attirer chez lui des écrivains à la mode que par conviction (mais la police ignore les arrière-pensées ; elle ne prend en compte que les faits matériels), et qui, enfin, avait essayé, avec sa proposition de publier les Mémoires de Rosine, de la ridiculiser une fois de

plus. Le pauvre Marcoussis en fut réduit à embaucher des gardes du corps fournis par une agence spécialisée. Cela lui coûta « l'os du coude », selon son expression. La comptabilité de son entreprise paya cette dispendieuse égide, ce dont pâtirent ses auteurs dont les à-valoir et les droits diminuèrent soudain cruellement, mais il n'en souffrit pas moins, car il était avare ; l'argent qui sortait de la caisse de ses éditions lui causait presque autant de douleur que s'il avait été prélevé sur son compte en banque personnel.

L'agence avait mandaté trois vigiles : deux qui campaient devant la porte de l'appartement de Marcoussis, regardant les visiteurs d'un œil inquisiteur, exigeant qu'ils montrassent leur carte d'identité, les palpant des pieds à la tête au cas où il seraient armés, et un « gorille » qui se tenait en permanence à son côté afin d'exercer la « protection rapprochée ». Au début, cette présence lui inspira une impression de sécurité délicieuse ; les gorilles qui prenaient la relève auprès de sa personne étaient des athlètes à la mine grave ; ils portaient sous leur veston un gros pistolet accroché à une courroie qu'ils appelaient « holster », ce qui faisait plus sérieux que baudrier ; puis, après une quinzaine de jours, il commença à trouver que la protection rapprochée avait des inconvénients. Dans la rue, les gorilles exécutaient tout un ballet ou une mimique ridicules, tantôt passant devant lui, tantôt derrière, jetant des coups d'œil circu-

lares, lui faisant un rempart de leur corps pour un oui ou pour un non, le prenant sans ménagement par le bras et le forçant à trotter parce qu'un passant avait l'air bizarre. Au surplus, les gorilles dégainaient volontiers : si quelqu'un s'approchait de Marcoussis dans le but innocent de lui dire bonjour, le magnum apparaissait dans leur main et ils prenaient une expression terrible très disproportionnée avec la circonstance. Ne plus avoir peur était bien, mais se ridiculiser aux yeux de tout Paris méritait quand même quelque réflexion. Les gens n'ont pas de cœur sur les rives de la Seine, c'est bien connu ; il faut mourir pour qu'ils reconnaissent que vous étiez réellement en danger, sinon on vous fait une abominable réputation de froussard et de poseur. Tout le monde était au courant des menaces de Rosine et trouvait la mésaventure plutôt comique. On commençait à se moquer ; des échos surgissaient dans les gazettes ; on conseillait de ne plus saluer Marcoussis dans la rue : c'était trop dangereux ; on racontait que les manuscrits qu'il recevait étaient déballés par une équipe de déminage, on affirmait que les gorilles goûtaient son vin avant qu'il en bût. Les attachées de presse des éditeurs rivaux se faisaient un devoir de colporter ces perfidies dont Marcoussis, vu la manière dont les choses tournent à Paris, risquait d'être marqué pendant des années. Sans compter que les gorilles étaient parfois encombrants, par exemple quand il avait à s'entretenir avec son chef

comptable et qu'ils exigeaient d'être en tiers. Bref, au bout de trois semaines, **il licencia sa petite armée. On a beau dire que le ridicule ne tue plus, ce n'est pas vrai, il tue encore un peu, par-ci, par-là, de façon incohérente. Ainsi, qui n'a le droit d'avoir peur aujourd'hui ? C'est très chic, très recommandé ; la presse n'a pas assez de trémolos pour célébrer les gens qui ont fait dans leur culotte, ni assez de sarcasmes pour ceux qui ont montré du courage ; mais qu'un pauvre éditeur, ayant les meilleures raisons de trembler, ose prendre des précautions pour éviter un mauvais coup, c'est un éclat de rire général. Le monde est injuste.**

Les vigiles et les gorilles disparus, Marcoussis ressentit l'impression de vulnérabilité et de mélancolie qu'il avait lorsque ses confrères faisaient un meilleur chiffre d'affaires que lui, grâce au prix Goncourt. Ses employés savaient qu'il était insupportable de la mi-octobre à la mi-décembre, c'est-à-dire durant la période des prix littéraires, courant en tous sens, plus anxieux qu'un candidat à l'Académie française, surtout si l'année n'avait pas été bonne (et même si elle l'avait été) ; il invitait à déjeuner tel juré qu'il avait dans sa manche, s'ingéniait à corrompre tel autre en lui proposant de publier un fond de tiroir et en lui versant d'avance des droits sur vingt mille exemplaires, actionnait les parasites de la littérature afin qu'ils chantassent les louanges de ses productions auprès des gens

influent. Cette fièvre prenait fin après que le dernier des grands prix « qui font vendre » avait été décerné. Il ne se passait guère d'années que Marcoussis n'en pêchât un, car, lorsqu'on veut quelque chose avec application et que l'on y travaille sérieusement, on l'obtient. Trois semaines est un laps de temps suffisant, non pour que la crainte vous quitte si l'on est habité par elle, mais pour que la faculté de délibérer revienne ; Marcoussis privé de gardes du corps finit par songer qu'après tout il ne devait pas être beaucoup plus difficile de se concilier un bandit que la majorité dans un jury littéraire. Ce n'était qu'une question d'adresse, de promesses, d'argent, de subtilité politique. Et l'enjeu était autrement sérieux que le couronnement d'un ingrat qui n'aurait rien de plus pressé, ayant été enrichi grâce à l'entregent de Marcoussis, que de le plaquer au profit d'un autre éditeur. Il fallait d'abord trouver un intermédiaire, ce qui risquait d'être malaisé, mais l'expérience prouvait qu'il n'était pas d'individu si inaccessible qu'on ne parvînt à le rencontrer. Il passa en revue ses amis et ses relations : n'y avait-il pas quelque « marginal » parmi eux, un peu introduit dans la pègre, qui lui permettrait, sinon d'approcher directement le bandit, au moins de lui faire savoir que les intentions de M. Marcoussis étaient pures, que jamais, au grand jamais, celui-ci n'avait songé à l'offenser, que d'ailleurs lui-même n'aimait pas du tout la police (surtout depuis qu'elle

avait refusé de le faire garder) et qu'enfin il n'avait que de la sympathie, mieux, de l'admiration pour un « combattant de l'ombre en révolte contre le pouvoir répressif » ? Cette formule lui était venue naturellement à l'esprit et lui plaisait car elle reproduisait des clichés gauchistes à la magie desquels il était sûr que Rosine n'était pas insensible. Toutefois, il ne suffisait pas de trouver de jolies incantations, encore fallait-il qu'elles fussent entendues ; Marcoussis découvrit avec dépit qu'il ne connaissait personne qui se fût assez éloigné des chemins de la vertu pour aller les répéter à celui à qui il les destinait. Il comptait bien, parmi ses auteurs, un ancien mauvais garçon qui s'était régénéré en écrivant des romans policiers, mais ce transfuge avait perdu ses accointances avec le milieu, où il ne fréquentait plus que quelques truands retirés des affaires (« rangés des brancards », comme il disait dans son argot désuet), qui se lamentaient sur le bon vieux temps, réprouvaient les nouvelles mœurs de la truanderie, contemplaient avec tristesse la décadence et l'anarchie du « mitan », où il n'y avait plus d'honneur, affichaient un dédain marqué pour leurs successeurs, lesquels ne méritaient plus le beau nom d'« hommes ».

Marcoussis avait une attachée de presse, Mlle Chantal Piot, à l'égard de qui il éprouvait du respect parce qu'elle réclamait une augmentation de salaire tous les six mois, le menaçait de s'enfuir chez Grasset, l'appelait par son prénom,

à l'américaine (Gilbert ou, plus couramment, Gil) et avait une touche d'extravagance dans le vêtement. N'ignorant rien des imprécations de Rosine, attendu qu'elle lisait les journaux de fond en comble, et voyant l'air mélancolique de son patron, qui, jugea-t-elle, étant ce qu'il était, ne pouvait qu'être inquiet pour lui-même, elle suggéra le nom de Boukhary. C'était une excellente idée, comme elle en avait souvent d'ailleurs (mais pas assez cependant, ni assez originales pour se faire prendre en grippe). La frousse de Marcoussis le rendit tout à coup « humain » à ses yeux. Jusque-là, elle n'avait vu en lui qu'un employeur, doté de tous les défauts inhérents à cette catégorie de bonshommes, avec lesquels il ne fallait jamais cesser d'être vigilant ; mais qu'il fût ainsi apeuré, qu'il écoutât d'une oreille distraite ce qu'on lui disait, qu'il oubliât ses rendez-vous, qu'il tombât dans de petites rêveries suscitait chez cette amazone de l'édition une sorte d'attendrissement, éveillait un lointain instinct protecteur, un altruisme inconnu. Elle qui n'avait jamais regardé son patron autrement que comme une table ou un classeur métallique, elle remarqua qu'il avait de beaux yeux, et un sourire qui pouvait être charmant ; il avait la cinquantaine plaisante, quoiqu'il fût de taille médiocre et grassouillet ; mais cet embonpoint même ajoutait à sa séduction : cela avait quelque chose de doux, d'élastique, de chaud, de confortable, à quoi une femme ne saurait être

indifférente. Et qu'il fût égoïste et lâche était une séduction supplémentaire. Du moins c'est ce que pressentit Mlle Chantal Piot, sans toutefois se le dire explicitement. Elle s'étonna d'être si contente que le nom de Boukhary eût amené une éclaircie sur le visage soucieux de Gilbert et, chose inédite, éprouva l'envie de se dévouer davantage, à l'occasion.

Marcoussis invita ledit Boukhary à déjeuner chez Laurent, restaurant de luxe où il régalaient les personnes dont il attendait quelque chose. Boukhary arriva avec une demi-heure de retard, et dans son accoutrement habituel, qui se composait d'une chemise à carreaux verts et rouges, profusément ouverte sur un sternum velu, d'un pantalon de velours et d'un blouson sale ; il avait les pieds nus dans ses chaussures. Marcoussis, qui s'attendait à être gêné qu'on le vît en pareille compagnie, eut la surprise de constater que les maîtres d'hôtel disaient bonjour à cet épouvantail comme à un habitué. Boukhary était un personnage énigmatique et vaniteux qui avait surgi à Paris quelques années plus tôt, venant d'un de ces pays européens qui semblent presque irréels, étant noyés dans une pénombre géographique. Certains êtres ont des propriétés chimiques : il suffit de les tremper dans une société pour qu'il se forme autour d'eux une sorte de précipité mondain. Boukhary, sans que l'on comprît comment, connut tout Paris en quelques mois. Ce n'est pas qu'il

fût vraiment à la mode, ni qu'il servît d'ornement particulier aux fêtes et dîners auxquels on le conviait, ni enfin qu'il eût de la conversation, mais on le rencontra bientôt partout ; il profitait de son statut d'étranger, de « réfugié artistique » pour se dispenser de toute recherche vestimentaire et pour tutoyer n'importe qui, comme si l'usage du *vous* était inconnu dans les contrées d'où il venait. D'aucuns le prenaient pour un espion, mais qu'eût-il espionné là où il se produisait ? Son secret, qu'il eût été facile de percer si l'on s'en était donné la peine, était de nature nostalgique : adolescent, dans son trou d'Europe centrale, il se gavait d'anecdotes sur « le Paris des années folles », ainsi que l'on commençait à dire, et les « Montparnos », comme on disait encore ; il avait des ambitions et s'était mis dans la tête qu'il ne les réaliserait que dans la capitale de la France, qui était aussi celle des arts ; il voulait être Soutine, Miro, Chagall, Brancusi, ou plutôt il était sûr d'être tout cela ensemble, mais s'imaginait que l'univers ne s'en apercevrait que s'il buvait du Picon à la terrasse de la Coupole et jouait aux boules dans les jardins de l'Observatoire. Ce moderne était un passéiste. Lorsqu'il débarqua, son baragouin lui facilita la notoriété dans les cercles artistiques vers lesquels son instinct l'avait rapidement dirigé. On peut dire à ce propos qu'il eut deux périodes, comme on dit des peintres qu'ils ont des périodes bleue ou rose : la période : « Je,

Parisien », formule qu'il répétait à satiété, avec un **sourire complice**, l'accent tonique sur « Je », en **marquant la virgule** et en **roulant le r** ; puis la période « **Moi, sans patrie** », **assertion faite d'un ton convaincu et intense**, chacune correspondant à une étape dans sa connaissance de la société française. La période « **Je, Parisien** » ne dura que quelques mois ; un de ses amis lui ouvrit les yeux en **répliquant** : « **Y a pas de quoi se vanter !** » avec un tel dégoût, un tel air de dérision que Boukhary comprit que la France, qu'il avait prise pour une nation égoцентриque, absorbée dans la contemplation d'elle-même, ainsi qu'il convient à un peuple fort et créateur, n'ayant de curiosité que pour son propre génie, rejetant ce qui ne tendait pas à lui ressembler, n'était rien de cela, mais au contraire qu'elle traversait une phase d'humilité et de reniement de son âme, ainsi qu'il lui arrive parfois. Par suite, si l'on voulait réussir dans ce déconcertant pays qui ne cessait de proclamer « **le droit à la différence** », il fallait plutôt forcer sur le genre étranger, voire hostile, mais avec doigté, sans trop appuyer, car les Français, qui se plaisent tant à répandre de la cendre sur leur tête, ne goûtent pas qu'on le fasse à leur place : leur esprit contredisant ressort inopinément et ils vous prient, non sans humeur, de vous mêler de ce qui vous regarde. La période « **Moi, sans patrie** » se révéla d'un bien meilleur rapport, d'autant plus qu'elle coïncida avec une autre

découverte que fit Boukhary, à savoir que ce n'est plus les salons, c'est-à-dire les femmes lancées et les riches amateurs, qui font à présent les réputations, comme il l'avait cru sur la foi des romans et des traditions littéraires, mais des personnages dont il n'eût jamais soupçonné qu'ils pussent remplir ce rôle : les pédants, les pions, les cuistres, les sorbonnards jargonneurs, les intellectuels de gauche. Ces nouveaux protecteurs des arts étaient moins exigeants que les duchesses, mais, à leur façon, encore plus snobs qu'elles, et plus naïvement. « Moi, sans patrie » s'agrémenta de quelques considérations artistiques et philosophiques dont il ressortait que Boukhary « croyait en l'homme », sans distinction de race ni de frontières, pensait que l'avenir serait plus moral que le présent, que l'humanité se perfectionnait à vue d'œil, grâce à quoi son statut fut très vite reconnu. Il avait appris le français avec une facilité due peut-être à son origine subcarpatique, mais il se trompait sur le genre des mots, distribuant arbitrairement le masculin et le féminin, ce qui donnait à ses propos un pittoresque dont il finit par s'apercevoir, et qu'il cultiva après l'avoir combattu. De même, il revint à quelques gaucheries d'expression dont il s'était débarrassé, comme de dire toi au lieu de tu et de faire suivre ce pronom de l'infinitif, alors qu'il connaissait très bien les conjugaisons.

Marcoussis commanda un magnifique repas

que Boukhary dévora comme du petit salé aux lentilles, en avalant des rasades de château-lafite sans plus de façon que du picrate. Il avait parfaitement compris qu'on ne lui offrait pas des nourritures de luxe dans un endroit chic pour ses beaux yeux, mais parce qu'on attendait de lui un service ; par conséquent il fallait premièrement faire semblant d'être insensible à ces splendeurs, donner même l'impression qu'on ne les remarquait pas, et secondement, avant de savoir de quoi il s'agissait, demander quelque chose, afin que ce ne fût pas lui qui eût l'air de se faire payer, mais l'autre. Marcoussis, ayant choisi son terrain et n'étant pas accoutumé, avec les gens de lettres, à de pareilles finesses, pensait ne dévoiler ses désirs qu'à l'entremets, après que son interlocuteur serait bien amolli par la gratitude et la grande cuisine. L'attaque de Boukhary, qui eut lieu au foie gras inaugural, le prit complètement au dépourvu. L'artiste lui confia avec un sourire d'Europe centrale, moitié madré, moitié naïf, qu'il avait bien « pigé » pourquoi on l'invitait : c'était que « Messié Markusi », ayant eu vent de « la bouquin » qu'il écrivait et qui était quasiment fini, voulait publier « cette document importante ». « Bigre ! il est fort, l'animal ! » pensa Marcoussis qui parodiait volontiers, à part soi, les clichés des comédies de Labiche. Il répondit avec une naïveté égale à celle de son hôte qu'il n'avait entendu parler de rien mais qu'il était charmé

d'apprendre... qu'il ne demandait pas mieux que de... Suivit une négociation au terme de laquelle il fut battu à plates coutures ; le réfugié artistique, qui, contre toute attente, s'y connaissait en contrats d'édition aussi bien qu'un agent littéraire, obtint une garantie de trente mille exemplaires pour un ouvrage dont l'éditeur ne savait rien et qui n'était peut-être pas commencé, quinze pour cent de droits par exemplaire et un à-valoir de quarante mille francs à la signature du contrat, c'est-à-dire le lendemain matin. Marcoussis était partagé entre le chagrin de s'être laissé manœuvrer, chose qui lui arrivait rarement, pour ne pas dire jamais, et l'admiration pour ce clochard moldo-valaque qui y était parvenu sans même avoir l'air d'y toucher. « Avec ton à-valoir, tu vas pouvoir t'acheter des chaussettes ! » dit-il pour se consoler de sa capitulation (il avait décidé de tutoyer, lui aussi), mais Boukhary n'était pas homme à se formaliser d'une remarque aussi badine ; il partit d'un de ces grands éclats de rire désarmants comme il en a tant résonné depuis des siècles sur les rives de la Moldau et du Danube. « Tiens, dit-il, moi bon type. Dis quoi tu veux et toi l'avoir. Le sang n'est pas du l'eau. » Cette dernière phrase, qui n'était que la traduction d'un proverbe scythe ou dace, parut si énigmatique et sibylline à Marcoussis qu'il la prit pour une sorte de long juron en langue slavonne, à moins que ce ne fût la formulation exotique d'un accord, d'un pacte,

N° d'édition 14333. N° d'impression : 3605-92/680
Dépôt légal : avril 1993.

Imprimé en France

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

L'assassin

Rosine est un bandit célèbre, le gangster *le plus* recherché de France. Il a plusieurs fausses identités, « le Canaque », « Tonio la Seringue » ou « Monsieur de Saint-Pons ». Il a aussi plusieurs planques, des complices dévoués et une maîtresse, Jeannette, qui se fait appeler « Sandra ».

Marcoussis est éditeur. Flairant le gros coup, un nouveau *Papillon*, il décide de publier les mémoires de Rosine. Comment approcher le truand ? Premier faux pas : Marcoussis annonce qu'il fournira un nègre. Le tueur en est ulcéré.

Un certain Boukhary arrangera les choses. C'est un « réfugié artistique », natif d'Europe centrale, qui s'est fait un nom dans la peinture d'avant-garde en peignant des robinets. Marcoussis l'invite à déjeuner. L'homme a l'idée d'un intermédiaire : Rouquette, ancien compagnon de route des rebelles algériens.

Il n'y a pas de plus grand bonheur pour un romancier que de peindre la société qui l'entoure, surtout quand elle ne ressemble pas à celle qui l'a précédée. Les bandits d'aujourd'hui sont différents de ceux de 1900, encore plus de ceux que Balzac a décrits. Ils sont représentatifs d'un nouvel ordre (ou d'un nouveau désordre), aussi bien que le millionnaire, l'affairiste, le député, le P-D-G, la femme de ménage antillaise.

Le bandit qui est le héros de ce livre a, comme tous les Français, des prétentions littéraires. On conviendra que c'est un sujet de roman assez rare que les rapports d'un assassin homme de lettres avec un éditeur parisien.

Couverture :

Illustration : Jean Lagarrigue